



COSTUMES NATIONAUX

PAR

DANIEL CANTY, STÉPHANE POIRIER ET FEED

GLOSSAIRE

Awstgramdeg – L'Auguste Grammairien, un parc
Carregrhodf – La route de pierre, un grand boulevard
Cynn lath – Un verre de lait chaud
Duntsurbhir – Clos des Géomètres
Gloinbæle – La Maison de verre, résidence d'Anatole
Mælòg – Le Petit Lait, café de prédilection d'Anatole
Margall – Rue où mademoiselle Hana, fleuriste, tient son commerce
Und – Particule germanique



MARIE-CLAIRE

Monsieur Mögel m'a donné rendez-vous au Mælòg, *Le Petit Lait*, où il a connu Anatole, alors qu'ils étaient tous deux « encore jeunes hommes ». Il n'y a pas si longtemps, j'y passais chaque jour. Le patron voulait s'entretenir avec moi de l'absence de son ami.

Il m'attendait sur la banquette où on pouvait voir monsieur Anatole et Pimprenelle, côte à côte, pendant les quelques mois où ils se sont fréquentés. Je ne l'ai pas tellement connue. J'avoue que je ne lui faisais pas confiance. Elle était trop consciente de ses attraits. Parfum de bergamote, beau chignon roux, yeux marron en amande, subtilement fardés, nez retroussé, taches de rousseur et joues roses, lèvres pulpeuses, épaules droites, les seins deux belles grenades, menottes potelées croisées sur le giron, mouchoir jaune noué au cou, sur une blouse de soie blanche aux manches bouffantes, jetant des regards de défi à la ronde... Son sourire, qui s'allumait d'un coup, toutes dents dehors, cachait quelque chose. *Tout cela est à moi seule.* C'est comme ça qu'il aurait fallu la peindre.

Elle avait la plus grande difficulté à tolérer la présence d'autres femmes autour d'Anatole. Si je l'entrevois en arrivant au café, je me faisais discrète, et je m'arrangeais pour revenir plus tard,

en faisant attention qu'Anatole ne remarque rien. Je ne crois pas avoir échangé plus de trois phrases avec elle. Elle répondait aux questions qui l'irritaient avec un *uh-hu* menaçant de suffisance. J'avais de la difficulté à admettre qu'elle pouvait vraiment aimer quelqu'un d'autre qu'elle-même. J'avoue par contre qu'elle était très forte : Anatole, qui avait l'air plus angoissé qu'heureux à ses côtés, ne semblait plus faire la différence entre la douceur d'une caresse et la justesse de ses sentiments. Je pensais aux mots du professeur Malark, quand il rayait mes portraits d'un gros X rouge, « La beauté ne se ressemble pas ». Je rougissais de honte en tentant de contenir mes larmes. Je n'en suis plus à ma première année, et je crois maintenant avoir compris deux ou trois choses sur la vanité esthétique. Qui sait ?

Monsieur Mögel s'était déjà enfilé deux cafés. J'ai commandé une gingembrete.

– Tu as les clefs ?

Je les ai posées entre nous. J'étais terrifiée à l'idée de me faire renvoyer et j'avais de la peine à ne pas trembler.

– Tu frissonnes.

– Il fait frais ce matin. Je ne suis pas bien habillée.

Cela fait trois ans que je travaille comme coureuse pour la maison d'édition de monsieur Mögel. Notre entente me va à merveille. Je peux me servir en livres

dans la salle de presse, et le petit pécule qu'on me verse toutes les deux semaines finance mes études à l'Institut des Arts (IDA). « Une des meilleures écoles d'art du monde », à ce qu'on raconte. Un immeuble remarquable, certes, mais, pour ce qui est de la qualité de l'enseignement, la proposition demeure, euh, discutable. J'y ai certainement appris ça, que *tout est discutable*. En fait, tout dépend de la générosité des professeurs et de la façon dont les étudiants la reçoivent. Nous entrons les uns comme les autres en classe chargés du poids d'une autre vie, qu'il nous revient d'apprendre à oublier ensemble. L'école nous laisse beaucoup de temps pour nous parfaire à l'extérieur des classes. Je ne suis certainement plus certaine qu'il existe une telle chose qu'une *meilleure* école. Et certainement certaine que, si je n'avais pas déniché cet emploi, l'IDA ne pourrait jamais me sembler la meilleure des écoles... Syl-lo-gis-mes! Trêve de. Je ne suis pas ici pour vous faire étalage de mon éducation. Les allers-retours de haut en bas des escaliers de la maison d'édition, les constants trajets en bicyclette me permettent de garder la forme. Je vois la ville se déplier, filer comme un dessin autour de moi. Sachez que la bruine perpétuelle qui la balaie dans les images est bien réelle. Le plus souvent, j'arrive à destination le visage et les cheveux mouillés, le visage et les boucles brillants de gouttelettes. Dans mes lettres à mes amis, je parle de mes *jours d'aquarelle*, puis je leur en peins une.

Monsieur Mögel tient à me rassurer. Je sais bien que c'est un homme d'affaires, et qu'il est capable d'une détermination terrifiante, mais je l'ai toujours trouvé d'une politesse impeccable.

– Ne t'inquiète pas, il t'appréciait beaucoup. Nous allons faire en sorte qu'il nous revienne.

Ouf. Quand Anatole avait décidé de travailler hors les murs, monsieur Mögel m'avait mandé de veiller sur son ami. Chaque jour, je devais passer le voir pour m'enquérir de son bien-être. Anatole a toujours été d'une grande cordialité. À vrai dire, il s'acquittait très bien lui-même de la plupart de ses besoins, profitant des longues promenades qui occupaient une part de ses après-midi pour faire ses emplettes ou compléter ses recherches.

Je me suis souvent demandé si mes services étaient véritablement nécessaires. En tout cas, j'accomplissais mes tâches avec bonheur. Je cueillais le courrier d'Anatole, que je lui apportais au Mæløg. S'il manquait à l'appel, comme cela arrivait de temps à autre, je devais laisser les envois au personnel. Parfois, une note de service m'attendait au bureau. Dans cette écriture fébrile, nerveuse et minuscule, qu'il me prenait un moment à déchiffrer. J'y voyais comme un rébus. Le jeu commençait là. Il me demandait d'assurer une livraison chez lui, au Gloinbæle, *la Maison de verre*. J'adorais cet immeuble, avec sa façade translucide, qui en plongeait l'intérieur dans une lumière irréaliste, ses escaliers d'acier et ses corridors mystérieux, aux plafonds bas et aux parquets impeccables, qui absorbaient le bruit de mes pas, où je ne croisais jamais personne. Je posais mon paquet, ficelé et empaqueté par mes soins, avec un papier toujours différent, au pas de sa porte. J'en dessinais le contenu en quelques coups de crayon, arrachant la page de mon carnet pour la glisser sous le jour et annoncer la livraison. Puis je repartais, ni vue ni connue, fière comme une voleuse.

Le plus souvent, Anatole me commandait de la papeterie ou du matériel d'artiste. Parfois aussi, il avait composé une liste d'ouvrages qu'il me priait de récupérer à des bibliothèques ou des librairies éloignées. J'adorais ces voyages aux quatre coins de la ville, que je soupçonnais Anatole de concevoir pour mon seul profit : ses demandes étaient d'une telle précision que j'en ai fini par croire qu'il était passé partout avant moi et qu'il voulait, au bénéfice de mon éducation, partager le plaisir de ces découvertes.

Monsieur Anatole avait beau être un peu renfermé, il était curieux des gens. Il consacrait les premières heures de sa journée à l'écriture. Si je le voyais au Mæløg en matinée, je tentais, par respect, de réduire nos échanges au minimum. Par contre, si je le croisais en après-midi, sirotant un café, il n'hésitait pas, bouillant d'un élan caféiné, à engager la conversation. Il voulait tout savoir de mes projets, me demandait s'il pouvait voir mes nouveaux dessins, me questionnait sur les méthodes de mes

professeurs, le contenu de mes cours, s'intéressait à mes lectures du moment, m'en suggérait d'autres... Je savais qu'il avait déjà été professeur, et je me disais que c'est cette liberté regagnée d'écrire et de dessiner, cette chance qu'il avait eue de pouvoir retourner à temps plein à son travail, qui lui avait permis de conserver un tel enthousiasme.

Il y avait une course que j'aimais par-dessus tout : deux fois par semaine, les lundis et les vendredis, Anatole me demandait de déposer un bouquet à sa porte. Je passais chez Misu Hana, la fleuriste de la rue Margall, vers les sept heures du matin, dès qu'elle descendait dans son magasin, pour composer avec elle un bouquet de fleurs fraîches. Lorsque je le croisais au café, plus tard en journée, monsieur Anatole ne manquait jamais de me complimenter sur les arrangements.

– Marie-Claire, ces couleurs m'ont vraiment aidé à dessiner !

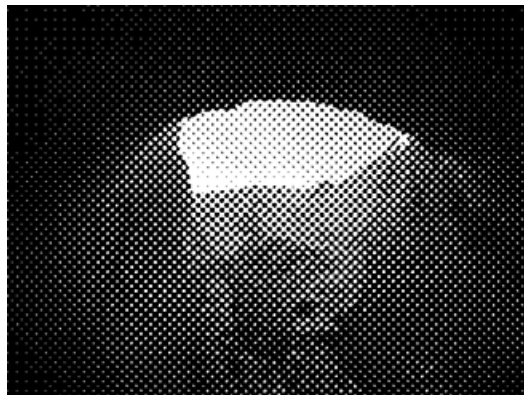
J'étais très fière de ce travail, qui amusait beaucoup mademoiselle Hana. Les week-ends, j'ai fini par tenir boutique à sa place. J'étais reconnaissante envers Anatole de nous avoir permis de vivre ce rapprochement. Bientôt, la bruine colorée de mes toiles s'est peuplée de tiges, de corolles et de pétales en palimpseste.

Je ne suis jamais entrée chez lui. En trois ans de service, j'ai tout au plus aperçu, par l'entrebâillement de sa porte, un intérieur boisé, touffu de livres et nappé d'une lumière que je dirai... opaline, un mot qu'il appréciait autant que l'éclairage du Mælòg... Pimprenelle était là, derrière, en peignoir, à me dévisager. J'avais presque honte.

Je ne devrais pas être si dure avec elle. Des portes entrouvertes ont commencé à apparaître dans mes tableaux. Je travaillais très fort à désamorcer le sentiment de menace que ces images pouvaient véhiculer : on s'attend, en poussant une porte mystérieusement immobilisée, à découvrir les traces d'un intrus, ou un monstre penché sur sa victime, la gueule sanguinolente. C'est la promesse d'un apaisement que je souhaitais saisir, une radiance presque immatérielle, qui attendrait, derrière l'écran d'une porte, de déborder, pour enrober l'espace de sa plénitude.

J'ai parfois de ces absences. Monsieur Mögel a empoché les clefs, avec un tintement qui m'a rappelé que je n'étais pas ici pour parler de moi.

– Tout à l'heure, nous allons monter chez lui. Tu vas aider à ce qu'il nous revienne.





**4^A —
Une étudiante appliquée**

Les étudiants de l'Institut des Arts (IDA) sont encouragés à développer leur autonomie et à parfaire leur éducation en s'impliquant dans la vie civile. Leurs activités parascolaires, s'ils parviennent à prouver qu'elles contribuent à leur cheminement existentiel, sont pleinement créditées par l'IDA.

MONSIEUR MÖGEL

J'ai connu Anatole au Mælòg, alors que nous étions encore jeunes hommes, là où on pouvait toujours le voir, avant que je ne l'envoie quérir les beautés du monde (*sic*). J'espère qu'il nous reviendra. Où qu'il soit, je sais qu'il s'enrichit d'histoires à conter, et j'ai confiance que, s'il n'est plus avec nous, c'est simplement qu'il n'en a pas encore trouvé la fin. Je n'arrive pas à m'en vouloir, malgré le salaire que je continue de lui verser et les pages que je devrai soustraire à notre prochaine livraison. Mon employé m'a fait défaut, mais c'est mon ami qui me manque.

Je le revois à sa table sous les arches, dos aux glaces, à noircir ses papiers, le regard résolument tourné *ailleurs*. Il aimait écrire au milieu du tumulte. Les tintements de vaisselle, le ballet du service lui faisaient l'effet d'un baume. Ce n'est pas donné à tous de pouvoir ainsi accueillir le monde en eux. Et si la figure de l'écrivain public, tout à ses petits papiers, offrant en spectacle sa concentration, sa créativité, est bel et bien un cliché, Anatole, qui alternait sans effort l'écriture et le dessin, pouvait facilement passer, avec son application industrielle, effacée, pour un comptable ou un ingénieur, prenant un peu de temps à l'écart de ses collègues pour tenter de résoudre en paix une équation.

Contrairement aux apparences, Anatole était un grand timide, qui ne trouvait son confort qu'en détournant le regard. L'architecture de son café de prédilection s'accordait à merveille à ce désir d'effacement. Vous ne connaissez pas le Mælòg ? Sa façade bombée, aux panneaux translucides qui transforment les silhouettes du dehors en fantômes laiteux, est reconnaissable entre toutes. L'été, les garçons entrouvrent cette voilure aux armatures mobiles d'un coup de manivelle et disposent les tables au pied de la Carregrhodf, à un pas du trafic. Mais, à la moindre brise, le Mælòg se referme sur lui-même comme un œuf.

On passe y chercher un réconfort discret. L'entrée est à l'arrière, par le Duntsurbhir, le clos des Géomètres, ce repli obscur du centre-ville, négligé

par le plan d'éclairage municipal. Le jour, on peut y consulter une horloge solaire. Ses aiguilles immatérielles s'estompent à la tombée du soir. Le gnomon qui, planté en son milieu, assure leur retour, a fait trébucher plus d'un buveur attardé. Un réverbère rendrait le dispositif caduc, en indiquant une heure factice. C'est donc l'endroit parfait pour perdre la notion du temps, mais aussi son équilibre. La nuit tombée, l'enseigne solitaire du café, un verre de lait démesuré, se met à luire, comme pour signifier *voici venue l'heure de votre réconfort*.

Le Mælòg est construit au pied d'une pente subtile. On y entre en suivant une rampe en pierre mouchetée qui contourne la salle principale du café, situé en contrebas. Le parquet moucheté est constellé de petits amas de tuiles de céramique, qui font penser à des cases d'échiquier en voie de décomposition, éparpillées au pied des tables. Elles évoquent le mouvement et semblent converger derrière le marbre noir du bar, pour donner à lire, en un piqué vibratoire, les lettres M-Æ-L-ò-G.

Le Mælòg tirerait son nom d'une formule d'Herr Gugenzler, le patron, dans son éternel complet noir, comme s'il était prêt, à tout moment, à s'éclipser pour une soirée à l'opéra. Je l'entends de nouveau, chaque fois que le personnel s'incline vers la clientèle, pour suavement s'enquérir de son bien-être.

– *Und* autre boisson, ou peut-être préféreriez-vous *und* petit lait ? *Und cynn læth* ?

Gugenzler, comme beaucoup de ses clients réguliers, a le teint lunaire de ceux qui passent le plus clair de leur temps à l'intérieur. Il aurait pu faire partie de ces inconnus, rescapés de photos d'archives, qui nous semblent encore si présents qu'on en finit par croire que le monde d'autrefois existait bel et bien en noir et blanc et que la couleur n'est en fait qu'une invention de notre époque. Mais les photos sentimentales, surannées, qui si souvent tapissent les murs des cafés de quartier, n'ont pas de raison d'être au Mælòg, où les moindres détails ont été calculés pour plonger la clientèle dans une pâleur apaisante.

L'éclairage principal provient des verrières en biseau de la toiture, qui laissent filtrer la lumière par un treillis de poutrelles d'acier exposées. De gros bulbes, au revêtement laiteux, sont suspendus à des fils de fer, en un lacis régulier qui, à toute heure du jour, fait flotter une lueur lactée sur le plancher de la salle principale. Quand revient la chaleur, les garçons soulèvent les verrières à l'aide de longues perches, et les oiseaux se glissent par ces jours pour voler entre les poutrelles, ou picorer entre les tables, contribuant de leurs trilles aux tintements de vaisselle et à la conversation ambiante. Il n'y a pas d'autre musique au Mælòg que celle du temps qui passe.

Lorsque le soir tombe et que le firmament commence à filtrer par les verrières, la douce ponctuation des étoiles surplombe la salle. Au Mælòg, il est aisé de se rappeler que l'été n'est pas la seule saison garante des beaux jours. Le tambourinement automnal d'une averse sur le verre ou l'occasionnelle chute de neige, ombrageant les vitres de la toiture de formes aux contours mystérieux, plonge la salle dans un silence contemplatif, presque mystique. Une oreille attentive pourrait capter le détail de chaque souffle. Un peu plus et elle entendrait battre le cœur de ses voisins.

La palette du café présente un subtil agencement en camaïeu. Les banquettes et les chaises d'acajou sont recouvertes de lainage gris. Les plateaux des tables, taillés dans une pierre crayeuse, parfaitement lisse. L'argenterie et la porcelaine des couverts, le coton des serviettes, le papier des menus... tout contribue à la pâleur et à l'apaisement généraux. Le personnel porte la tenue classique, blouse ou chemise blanche et tablier sur pantalon noir, des serveurs de carrière, si bien que les habits et les teints des clients fournissent ses seules touches de couleur véritables à l'ensemble. On vient ici pour devenir, un moment, un fantôme paisible, une forme estompée parmi les courants de la ville, son flot vivant.



4^B —
Un service impeccable

Il est d'usage pour les nouveaux employés du Mælòg de se faire confectionner un ensemble monochrome, sobre et élégant, pour chacun des jours de la semaine où ils sont appelés à travailler. Ces vêtements sont offerts par Herr Gugenzler, qui, en complet noir, règne sur le plancher de son café comme un roi sur un échiquier.

– Je lis la même chose.

Nous étions compagnons de banquette. Anatole, qui en ces temps-là avait la boucle longue, le profil fluët d'une courge, n'avait pas l'air de voir grand-chose à ce qui se passait autour de lui. Il a levé la tête, comme pour s'assurer que j'existais bel et bien. J'ai découvert la couverture de mon livre, que j'avais dissimulée sous une jaquette de papier kraft, histoire de lui prouver que j'avais vraiment quelque chose à partager avec lui.

Je vous épargne les détails de l'ouvrage, mais qu'il suffise de dire qu'il s'agissait d'un de ces rares romans spéculatifs, ornés d'hommes forts, de femmes nubiles, de mutants, d'extraterrestres ou de vaisseaux spatiaux, dont les propos démentent la vulgarité de surface ; une de ces fabulations étonnantes, que les lecteurs « sérieux », depuis longtemps vendus aux illusions du plus pur réalisme, aux vérités de la seule vie adulte, évitent généralement comme la peste, mais où sont mises à l'honneur, dans un langage qui n'a rien à envier aux proses les plus riches, les matières de nos vertes lectures. La magie particulière de ces livres d'exception (il n'en existe à mon avis qu'une poignée) est de défaire l'emprise du temps pour nous faire renouer avec les jours anciens qui nous ont portés jusqu'ici. Nous retombons, avec nos corps, nos âmes adultes, au plus près de l'enfance, à proximité de ces régions inatteignables où coule la source pure de la fiction et où affleure la présence de ceux que nous étions, encore à leurs jeux dans les zones périphériques de la conscience, au coin du regard. Ces livres nous ramènent, dans une langue mature, aux histoires qui nous ont d'abord charmés. Ils nous font comprendre que ceux d'entre nous qui choisissent de vivre par la fiction, s'ils viennent aussi au monde par le pouvoir de leur mère, subissent un second enfantement par la grâce du langage.

Il n'a pas été question du récit – nous ne voulions surtout pas trahir ses rebondissements –, mais plutôt de construction. Nous étions tous deux ravis, jusqu'en nos tréfonds, de la façon dont tout un univers nous tenait au creux des mains et se glissait dans la lumière de ce jour.

Le monde « adulte », hélas, persiste à affirmer que la fiction ne fait pas partie de lui, qu'elle n'est qu'un remous du non-être, dont l'accès nous est à jamais bloqué par la réalité. Il ne faudrait donc pas faire trop de cas de ces affabulations. On se permettra bien, de temps à autre, une histoire de meurtre, en série ou autre, une de ces fables où la profession policière se révèle, malgré les vicissitudes amoureuses, l'abjection des sentiments humains, la plus honorable, ou en tout cas la plus morale, des vocations. Finie l'époque des fées, des monstres, des autres mondes, ces enfantillages. Au diable la parenté du monstre et du tueur en série, ou de l'amour unissant le détective à la femme fatale et celui de Lancelot et Guenièvre. J'aurai ma mort à vivre, et je ne suis pas friand de ces voyages organisés à sa périphérie. Je préfère me demander à quoi ressemble le monde vu du dehors. Et je soupçonne que beaucoup d'entre nous ont peur, en abordant ces fables, de retomber trop près de l'enfance et d'être retenus là, sans autre façon d'avancer. Mais je m'emporte.

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

– J'écris.

– Ah ! C'est un métier difficile !

Je lui ai expliqué que le mien était de lire. J'ai réalisé, au fil de la conversation, que j'avais croisé quelques-uns des textes d'Anatole, publiés ici et là, en revue. C'était des proses poétiques, aux argumentaires denses, un tant soit peu drolatiques, traversées d'images étonnantes. Ils m'avaient fait l'effet de courts métrages expérimentaux, de ces films-univers que la sagesse de l'industrie contre-indique aux jeunes talents de tourner, de peur qu'ils ruinent d'avance leur carrière. Les libertés de la littérature permettent plus facilement à de tels objets de beauté d'exister. J'avais aussi rencontré ses dessins, émaillant une méthode d'apprentissage des langues tudmoudzhiks. Je lui ai expliqué en riant que je gardais l'ouvrage dans mes cabinets, pour le feuilleter au moment de mes ablutions, en espérant que les images finiraient par me faire digérer ce que les mots me cachaient. En tout cas, je ne faisais pas beaucoup de progrès.

Ce soir-là, Anatole m'a affirmé qu'il était habité par la volonté de réconcilier la littérature pour enfants, envers laquelle il se sentait une immense dette, et la « vraie » littérature. Pour lui, ces albums pétris d'images d'Épinal et de phrases épurées rendent hommage au miracle de lire et d'écrire, de voir et de vivre, qui est à l'origine de toute littérature. Ils font humblement honneur à cette espèce raconteuse à laquelle nous appartenons, à sa croyance instinctive et increvable en l'existence d'autres mondes, perméables à nos présences.

J'ai expliqué à Anatole que j'étais éditeur et que, s'il le voulait, je pourrais être le sien. Je lui ai offert de passer au bureau. Le reste est, comme disent les Anglais, de l'histoire... ou *des* histoires.

* * *

Anatole n'avait pas l'habitude de nous inviter à la maison. C'était par contre le meilleur des compagnons de café : il adorait se camper sur une banquettes, au milieu du spectacle de la vie qui passe, pour attendre que quelque chose arrive, laisser filer le temps en bonne compagnie.

Il n'y avait pas un sujet de conversation qui ne le stimulait pas. Sa curiosité était entière. J'aimais lui dire :

– Un jour, on publiera les œuvres complètes de ta curiosité.

Les compliments le mettaient mal à l'aise. Mais il suffisait de lui tendre une perche pour qu'il fasse feu de tous les débats. Il était ce qu'on appelle un « buveur social », sans discernement profond des alcools. Il commandait indifféremment un demi, un verre de vin ou un café, selon les penchants de son interlocuteur. Il répétait, en riant, « partageons une expérience de saveur », et il relançait la discussion. Puisqu'on pouvait raisonnablement dire qu'il avait consacré sa vie à un projet esthétique, on aurait pu s'étonner de ce laxisme. Il ajoutait « ce qui compte, bien sûr, c'est l'accord, » et ajoutait « même dans un débat ».

Il n'y avait rien qui ne l'irritait plus que ceux qui, à la fin d'un exposé, aussi complexe soit-il,

rétorquaient immédiatement « je ne suis pas d'accord », comme s'il suffisait d'une démonstration de force pour clore une discussion épineuse. On a perdu l'habitude de discuter de manière civilisée. De nos jours, il est plus important de gagner un débat que de présenter un argument. Nous sommes un peuple au sang chaud et à la parole gênée. Les intellectuels n'y ont sans doute pas la vie plus dure que les autres, mais on avouera qu'on nous ne la fait pas facile. Nos compagnons de table passaient vite à un autre sujet, de peur d'échauffer les esprits. Mais la phrase fatale avait été prononcée, et un processus inéluctable, avivé par l'alcool, avait été enclenché. Le Mælòg, aux heures tardives, s'animait d'une autre énergie. Anatole, comme nous tous, avait trop bu, et il entreprenait inévitablement de ramener la conversation vers son point de rupture. Je l'ai même entendu dire, à voix basse, « je suis le chevalier d'Olive », puis avaler un autre fruit amer en le dardant du bout d'un de ces risibles cure-dents en forme de sabre, avant de hausser poliment le ton pour relancer le débat : « Tout à l'heure, vous disiez... » Anatole se voyait comme le défenseur d'une force faible, et il s'appliquait, avec une insistance qui versait dans la provocation, à reprendre le fil perdu des discussions, pour se laisser emporter dans la joute avec un élan don-quistottesque. On pouvait difficilement remettre en question l'honnêteté qui l'animait. Son corps entier la trahissait.

* * *

Malgré sa jeunesse (de plus en plus relative), Anatole semblait perpétuellement voûté : l'échine vaguement recourbée, la tête subtilement penchée et le menton projeté un tant soit peu vers l'avant, comme attentif à la lecture de quelque ouvrage invisible. Il était un de ces hommes plutôt grands que leur propre taille tend à gêner. Puis il ne se pressait en rien, les mains calées dans les poches de son inévitable veste de toile bleue, l'air insouciant, comme s'il se laissait voguer dans son regard. Un peu plus et il se mettait à siffler.

Ses amis et ses collègues avaient l'habitude de le croiser en ville, sans qu'il les reconnaisse. Le plus souvent, leur réflexe était de le laisser seul à ses pensées, pour lui annoncer plus tard qu'ils l'avaient vu à tel ou tel coin de rue, expliquant qu'ils avaient préféré ne pas le saluer, tant il semblait absorbé. Ils n'avaient pas tort, car ces promenades qui menaient Anatole d'une extrémité à l'autre de la ville à la recherche d'un dépaysement, d'une distance, étaient une composante fondamentale de son travail, lui donnant l'erre d'aller nécessaire pour réintégrer ses quartiers, reprendre l'écriture.

Je lui avais offert, dès son embauche, un espace de bureau, petit soit, mais généreusement fenestré, et garni de hauts rayons qu'il a vite fait de calfeutrer avec des livres. Une table à dessin, fabriquée selon ses spécifications, a été mise à sa disposition. Nous avons même pris le soin de faire graver son nom dans le verre de sa porte et de lui fournir son éclairage de prédilection : des bulbes givrés, dont la lumière saumâtre s'accordait à son humeur généralement mélancolique.

Bientôt, il a disparu de plus en plus longuement après ses pauses du midi, qu'il aimait prendre seul, ne revenant au bureau qu'en fin de journée, quand le plus gros du personnel avait déjà quitté les lieux. Parfois, on voyait, du parc Awstgramdeg en contrebas, sa fenêtre briller jusqu'au petit matin. Il arrivait progressivement plus tard après son café matinal, s'arrêtant en chemin à un des cafés de la Carregrhodf. Nous avons fini par comprendre qu'il abattait le plus clair de son travail pendant ces « pauses ». Puis, un jour, après environ un an à notre service, il m'a appelé pour me confier qu'il ne se sentait pas en pleine forme et qu'il préférait travailler chez lui. Je lui ai dit qu'il n'avait pas à s'inquiéter, qu'il pourrait nous revenir quand il se sentirait mieux. Je l'avais mal compris. *Chez lui* voulait dire *dehors*.

Il ne s'est plus présenté que rarement au bureau, et toujours à l'improviste. Il passait prendre un livre, gribouiller une note qu'il affichait au mur avec un bout d'auto-adhésif, un mot dont la rareté l'avait séduit : des néologismes, des noms perdus ou de

belles expressions, *anthécantrope* (une classe ethnologique obscure), *Céladine* (un prénom de femme des anciens Canadiens), *claire au corps* (qui qualifie la robe de certains maltages)... qu'on retrouverait tôt ou tard dans un de ses manuscrits. J'aurais voulu qu'il écrive et dessine sans cesse. Il pensait trop, s'empêchait d'agir. Un jour, vers midi, je l'ai vu poser son géranium sur la margelle de la fenêtre, s'installer avec un grand verre d'eau. Il prenait une petite rasade, puis versait une quantité égale dans le pot. Ce manège a duré tout un après-midi. J'avais détecté cette excentricité et je suis passé lui demander comment le travail allait.

– Je prends un verre d'eau avec ma plante.

Je dois dire que, bien que je me sois inquiété pour son équilibre mental, je le trouvais toujours assez drôle.

Le soir, Anatole oubliait souvent d'éteindre. Un jour où il avait manqué à l'appel, et que j'étais presque seul au bureau, je me suis assis à sa place. Je l'ai aperçu, installé sur un banc du parc. Il nourrissait les pigeons. Il a relevé la tête et m'a salué en soulevant son cahier du bout des bras, en déployant ses pages autour de l'épine et en l'agitant de bas en haut comme si c'étaient les ailes d'un oiseau, comme pour me dire : « Tout va bien, je parle aux oiseaux, nous travaillons. » Puis il s'est levé et s'est ENVOLÉ. Ha, ha. J'ai éteint à sa place. Cette petite chorégraphie, conclue par un simple mouvement d'interrupteur, m'a rassuré sur le fait que, malgré nos différences, nous partagions un même esprit et que nous demeurions donc extrêmement proches.

Malgré sa décision de travailler ailleurs, nous continuions tout un chacun de voir Anatole. Lorsqu'un numéro de la revue était mis sous presse, et que toutes les tables de la salle de réunion étaient encombrées par les épreuves, quelques-uns d'entre nous se réunissaient pour luncher à son pupitre. La conversation dérivait inévitablement vers la question de son absence et de ses apparitions incongrues aux quatre coins de la ville. Nous blaguions en disant qu'il possédait le don d'ubiquité, qu'il avait perfectionné une méthode de téléportation ou de projection

astrale ou, mieux encore, qu'il entretenait une écurie de sosies, qu'il envoyait arpenter la ville à sa place. À la fin de la journée, ces agents revenaient chez lui, lui faisaient un rapport, touchaient leur salaire et se rhabillaient en civil. Cet argument semblait presque raisonnable. Des dizaines d'étudiants du Conservatoire accepteraient un tel mandat. Nous les imaginions, pourquoi pas, s'installer à des tables identiques à la sienne pour produire des pages à sa place, comme ces singes dactylographes, qui par pure application, finissent par aligner un passage de Rabelais ou de Shakespeare. Je traçais la ligne de démarcation avant, car « ce n'est que dans l'écriture », il me l'avait assez répété, « qu'il se retrouvait lui-même ». Il est vrai que l'inimitable Anatole portait toujours des vêtements semblables, et qu'un interprète, même amateur, aurait pu revêtir son costume, cet inévitable manteau bleu, et adopter sa démarche de point-virgule ambulante, pour que nous puissions, de loin, le confondre avec notre industriel collègue. Il s'agirait donc, pour réussir le rôle, maintenir l'illusion, de garder la réalité à distance. Une telle posture me semblait profondément fidèle au processus ambulateur d'Anatole. Demeurer de notre côté du trottoir, lorsqu'on le croisait en ville, constituait donc un signe de respect profond pour la façon de vivre de notre estimé collègue.

C'est, paradoxalement, la singularité même de mon ami qui le rendait si vulnérable au mimétisme. Lorsqu'on marchait avec lui, il fallait accepter de ralentir le pas. Sa démarche, malgré sa taille, était miraculeusement lente. On s'y accordait peu à peu, au fil de la conversation, en constatant la cadence avec laquelle les piétons nous dépassaient. S'il avait été plus vieux, plus ridé, j'aurais volontiers comparé son pas à celui d'une tortue. Mais, à bien y penser, avec sa crête pompadour, d'un châtain sombre, ses grands yeux marron, flottant dans les eaux mielleuses d'une semi-abstraction, ce nez, disons, distinctif, surplombant des lèvres fines, perpétuellement pincées en un sourire de biais, figé entre l'étonnement et l'amusement, ce mouchoir orné de motifs passé au cou, mon ami avait davantage le profil d'un oiseau curieux.

Et je n'hésiterai pas à dire qu'il chantait. Anatole était de ceux qui savent parler comme on écrit. Il s'attendait au même respect de la langue, et à la même rigueur de la part de ses interlocuteurs. Ne vous méprenez pas : il ne dédaignait pas la façon de s'exprimer des autres ; plutôt, il était constamment déçu qu'on ne prenne pas les mots qu'aux mots. Il voyait le débat comme un acte de générosité fondamentale envers la langue. Ce travers, qui n'est pas sans charme, est celui de nombreux idéalistes, pour qui l'asymétrie de la réalité et de leur conception du monde commence par la parole. Peu importe en quoi ils élisent de croire, ce sont eux qui me semblent être les adhérents les plus fervents de la formule de saint Jean : « Au commencement était le Verbe... » À la fin d'une soirée arrosée, alors qu'il rebondissait de sujet en sujet, l'admiration que suscitait la verve d'Anatole pouvait virer à l'irritation. J'en ai connu qui, enragés, répondaient à une de ses envolées avec un coupant : « Puis après ? » Justement, après vient le chaos, bien sûr.

Dans l'élan de la parole, le cou d'Anatole se déplaçait, ses oreilles et son visage s'empourpraient. Il haussait sans le remarquer le ton – au café, on pouvait l'entendre à la ronde –, tout en ne perdant rien de sa verve ni de ses manières. (Je l'ai vu se pencher vers son opposant, en glissant un *pardon* hâtif dans les mailles de son argumentaire, pour essuyer, du bout de son mouchoir, un postillon errant.) L'empatement alcoolique rehaussait sa vague tendance à zézayer. Il continuait néanmoins de pérorer avec un aplomb désarmant. Anatole disait à la blague que c'était le vieux sang gaélique qui lui coulait dans les veines qui lui permettait de se défoncer la figure et de finir la soirée en se battant verbalement, sans rien perdre de sa poésie.

Tous ceux qui tombent tombent ensemble. Longtemps après que nos compagnons de table avaient abandonné le débat, Anatole continuait de pencher son profil d'oiselet vers son interlocuteur. Il n'y avait pas de doute qu'il ne laisserait plus aller le ver qu'il avait tiré de la pomme. La propriété des arguments lui importait peu, il disputerait jusqu'au bout d'une vérité

élastique, réfractaire. Rares étaient ceux qui avaient la patience de suivre le débat jusqu'à sa conclusion. Je dois dire qu'à ces moments où les « je ne suis pas d'accord » et autres exclamations lui fusaient au visage, je trouvais moi aussi Anatole difficile à suivre. La conversation se mettait à tourner en rond. Il valait mieux s'éclipser, commander un autre verre au bar ou aller dehors faire semblant de fumer. J'aurais aimé qu'il ait la patience de s'arrêter. En proie à un instinct fiévreux de vérité, il ne mesurait pas ses paroles qui, ne négligeons pas de le noter, s'adressaient le plus souvent à des interlocuteurs de passage, des connaissances de connaissances, croisées à la faveur d'une soirée trop arrosée, que nous avions invitées à s'attabler avec nous.

Anatole, malgré ces écarts, demeurait une âme sensible. Au lendemain de ces fins de soirée froissées, il avait la politesse de m'appeler au bureau pour me dire qu'il ne se pointerait pas. Il était animé par un motif inavouable, profitant de cet appel obligé pour revenir sur le moment où tout avait dérapé. Il s'en voulait d'avoir tant insisté, se plaignait qu'il s'était dépensé en vaines paroles.

– Arrête de me rougir l'oreille. Tu aurais dû te maîtriser.

Je ne le disculpais pas. Le chevalier d'Olive, pour prouver sa pureté, s'était encore porté à la défense des forces faibles. Non pas que j'aie cru qu'il avait eu tort sur le fond, seulement qu'il aurait mieux fait de s'arrêter avant. Mais Anatole parlait comme il écrivait, et cette incapacité à distinguer la forme et le fond avait des retombées sociales fâcheuses, tout en constituant une des grandes qualités de son travail et de sa personne.

Anatole, ce portrait de douceur, qui semblait ne se presser en rien, vibrait d'un tourbillon de pensées, d'images et de sensations, toute une cosmogonie portative, dont la matière en fusion était à tout moment prête à se condenser en langage, à se ranger dans l'orbite de sa parole, la trajectoire de ses phrases. Aurait-on dû s'en étonner? De nos jours, tout le monde sait que la quiétude du firmament est un leurre, que son drapé de velours recèle des maëlstroms,

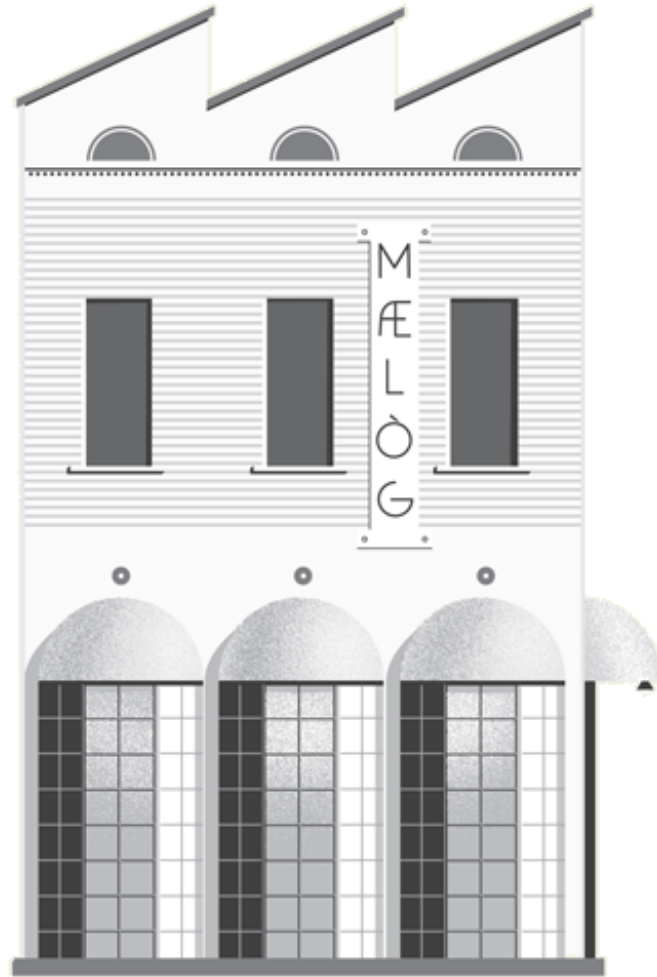
des incandescences, des pluies radioactives, que la maison, au fond, est en flammes, et que la conscience, ce cadeau intranquille, cache des trous noirs d'angoisse, des soleils de tendresse... Vous n'êtes pas d'accord? Puis après? ... Après, l'oiseau rageur repart chanter au ciel.

À SUIVRE...



4^c —
Un Anatole

L'Anatole, dans son manteau bleu vif, se reconnaît de loin. On l'aperçoit marchant aux quatre coins de la ville. Il passe ses journées, dirait-on, dans plusieurs lieux à la fois. De là découle le soupçon, ou la possibilité, qu'il soit plusieurs personnes.



Costumes nationaux,
une production de La table des matières

Écriture et réalisation Daniel Canty
Dessins Stéphane Poirier
Scénario Daniel Canty et Stéphane Poirier
Design graphique Anouk Pennel, Feed
Programmation web Jules Renaud
Révision linguistique Aimée Verret et Alexandra Soyeux

Costumes nationaux a été initié dans le cadre de
Punkt Press vol. 1 : Überlivre, à l'Atelier Punkt en 2011.

Daniel Canty remercie le Conseil des arts et des lettres du Québec
pour le soutien accordé à ce projet.

Conseil des arts
et des lettres
Québec 

© Daniel Canty, Stéphane Poirier et Feed, 2015